

tête. Aussi la civilisation anglaise est-elle inféconde. Si, par la corruption d'un monarque, les Français ont perdu leur plus belle colonie, l'Angleterre perdra les siennes par sa puissance même. Elle ne civilise point, elle trafique. De là, l'ambition de vouloir tout accaparer : richesses, mœurs, religion et nationalité des peuples conquis. Ce qui retarde sa décadence, c'est sa tactique habile à leurrer et à dépouiller le monde entier. Elle va par étapes marquées d'avance. Faire de l'argent, voilà son but. Néanmoins, il arrive qu'un peuple s'indigne et déjoue ses calculs. La Nouvelle-Angleterre, aujourd'hui république des Etats-Unis, donna l'exemple de 1775. L'impôt du thé fit naître la république dans le Nouveau-Monde. Sans s'en douter, les Chinois y sont pour quelque chose ! La Nouvelle-Angleterre était la dernière qui devait s'affranchir du monopole, puisque le même sang coulait dans les veines des colons et des maîtres. Mais la liberté outragée des frères d'Amérique, et surtout leur fortune en péril, demandaient la défaite des aînés d'Europe.

Il en sera ainsi en Canada : un impôt imprévu, une mesure impolitique froissera les intérêts commerciaux et partant tous les intérêts du pays.

"Ainsi les peuples comme les individus surgissent et disparaissent, leur origine s'efface ou rayonne, leur existence s'altère ou se fortifie selon les alliances qu'ils contractent, selon la valeur de leurs vertus civiques ou la dépravation de leurs mœurs. L'intelligence, cet œil de l'âme, et la morale, ce soutien du cœur, conservent les peuples plus efficacement que toutes les armées de sbires et d'espions.

"Cependant une telle transformation qui pour s'opérer, exigeait, autrefois, des siècles, peut aujourd'hui s'accomplir en quelques années. Le travail de l'intelligence a préparé la voie aux intérêts matériels. On dirait qu'endormie sous l'esclavage des temps anciens, l'âme des peuples s'est réveillée, soudain, à la voix des libertés modernes.

"Notre émancipation politique n'est donc pas impossible. Que les intérêts des diverses origines qui nous entourent tombent une bonne fois d'accord, avec les nôtres, et nous verrons la scène changer. Nous ne serons plus colons, nous nous nommerons peuple et nous marcherons !

"Alors l'Angleterre sera forcée de reconnaître l'indépendance canadienne ; la pression des événements l'y obligera ; notre position sera pour elle un dilemme politique. Ou il lui faudra nous laisser unir à la république voisine, ce qu'elle combattra jusqu'à la dernière heure, ou elle voudra conserver son monopole sur nous, et alors la peur de l'annexion fera surgir l'indépendance. Il lui faudra nous laisser seuls. Elle aura enfin compris que pour les deux pays le monopole est le bourreau du vrai progrès.

"L'indépendance est donc le but suprême ou tendent les destinées du pays. On en pourra retarder l'avènement, mais non l'empêcher. Que ce soit la race française ou la race anglo-saxonne qui la fasse éclore, elle arrivera."

Il nous faut donc hâter sa réalisation et faire en sorte que l'honneur nous en revienne. Pour cela il nous faut prendre, dans la démarcation sociale et politique que la providence nous a visiblement assignée, une position imprenable. Or, comme dans une armée, c'est au général à choisir le terrain, de même, aussi, chez une nation, les chefs doivent, par leur conduite, lui procurer la place qu'il lui faut.

Tout dépend donc de nos chefs ; aussi leur dirons nous : Si vous voulez sauver le peuple, faites ce que Béranger chantait au peuples :

Formez une sainte alliance
Et donnez-vous la main !"

REMINISCENCES.

Qui n'aime à jeter quelquefois un regard vers le passé, quel qu'il ait été, heureux ou malheureux ? qui n'aime à se rappeler par exemple les premières émotions de son enfance, les doux rêves de sa jeunesse, alors que tout était or et fleurs sous un ciel dont les cruelles déceptions n'avaient pas encore troublé la limpidité ?

J'avais été appelé à S... pour affaires professionnelles. En revenant, je m'arrêtai à la Station du chemin de fer pour voir passer les chars. Je ne sais si tout le monde est comme moi ? C'est une chose que j'ai peut-être vue mille fois et que cependant je trouve toujours intéressante : voir passer les chars. C'est qu'aussi il est bien rare que, dans cette occasion, on ne fasse pas quelque rencontre agréable, celle d'un ami par exemple, quelquefois d'un ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps. Et quel plaisir de se revoir après une longue séparation !

Le train passé, comme je rembarquais dans ma voiture, je me sentis vigoureusement frappé sur l'épaule. Je me retournai, presque disposé à me fâcher.

—Est-ce que vous ne me remettez pas ?
—Ma foi non. J'allais ajouter : pour une excellente raison, c'est que je ne vous ai jamais vu.—Je me serais trompé.

—Souvenez-vous du 13 juin 18...
Il est des jours qu'on n'oublie pas. Le 13 juin 18... nous étions quatre autour d'une table, dans une maison de pension alors tenue par une femme que nous appelions la mère Job, non pas qu'elle fût bien vieille, mais nous ne lui connaissions pas d'autre nom dans le temps. Nous faisons une partie de piquet. Tout à coup nous vîmes M. P. pâlir affreusement.—Je ne me sens pas bien, dit-il.—Puis il se leva pour gagner un canapé qui se trouvait près de la table, afin de s'y jeter. Il s'affaissa avant d'y arriver. Nous courûmes à lui, mais nous ne relevâmes qu'un cadavre. Il n'y a pas d'impression pour rendre la stupeur où nous plongea cette mort terrible. Pauvre jeune homme ! il n'était marié que depuis quelques mois à une toute jeune femme adorée et qui méritait de l'être. Un ange !

L'ami que je venais de rencontrer fut un de ceux qui nous aida à relever M. P.

—Et la Veuve, lui demandai-je ?

—Elle est aujourd'hui ma femme.

—Pas possible.

—Qu'est-ce qu'il y a donc de si étonnant ?

—Mon Dieu, rien. Mais vous devez être bien heureux avec elle !

—Je le suis en effet.

—Ah ça, entrons et causons un peu du temps passé... Et la mère Job ?

—La mère Job s'est remariée avec un vieil ivrogne qui, après l'avoir caressée un peu plus durement qu'il ne fallait, l'a envoyée dormir à côté de Michu. Vous vous rappelez bien de Michu ?

—Vous savez comme elle était jolie !

—Jolie ! peut-on trop le dire. Tenez, il me semble la voir avec ses cheveux qui flottaient en boucles d'or sur ses épaules, avec sa petite bouche qui souriait toujours, mais d'un sourire si triste, sa petite bouche pleine de perles dignes de figurer dans l'écrin d'une reine.—Et ce bel œil noir qui le soir étincelait comme un diamant... et cette voix dont le timbre était si pur et si harmonieux !... ah que ne donnerai-je pas pour la rencontrer.

—Ne donnez rien, mon cher.

—Comment ?

—Ce serait inutile. Jane est morte.

—Morte

—Et ce qui est plus triste encore, morte folle ! C'est presque un roman

—Contez-le moi.

—D'abord, croyez-vous aux pressentiments ?

—Mais... un peu. Pourquoi cette question ?

—Vous allez vite. Après la mort de la mère Job, Jane dut chercher une autre situation. Elle alla demeurer chez V. S. Vous avez bien connu V. S. ?

—A qui le demandez-vous ? Nous étions intimes. J'ai passé sous son toit quelques-uns de mes plus beaux jours. Ah ! le beau temps de la jeunesse ! Et comment est-il, ce cher V. S. ?

—Il vit encore, mais bien malheureux. Il est tombé dans de mauvaises affaires ; ses créanciers l'ont dévoré sans pitié.

—Les ogres ! mais vous n'avez que de mauvaises nouvelles à m'apprendre.

—Que voulez-vous ?

—De sorte qu'il est bien pauvre aujourd'hui ? Mais il avait des amis, des amis à l'aise auxquels il a rendu service, à ma connaissance. Et pas un ne lui a tendu la main ?

—Vous êtes donc toujours jeune ? Je pensais que vous aviez appris à connaître le monde.

—Vous avez raison, je n'y pensais pas. Mais revenons à notre petite Jane.

—Il y avait à peu près un an qu'elle demeurait chez V. S. qui, lui et son épouse, l'aimaient comme leur propre enfant. Combien de fois ne me l'a-t-elle pas confié elle-même.—Vous êtes donc bien heureuse, Jane, chez M. V. S. ?—Ah ! tenez, monsieur, c'est trop beau pour durer. Je sens quelque chose qui me le dit : une voix qui parle là, dans mon cœur. Et puis la nuit j'ai des rêves, des rêves qui font pleurer.—Vous croyez donc aux rêves, Jane ? Ce n'est pas bien, vous le savez, vous êtes pieuse, pourtant, Jane, et vous savez que la religion défend cette croyance.—Je le sais, mais c'est plus fort que moi.

—Pauvre enfant !...

—Jane, lui dit un jour V. S., en ma présence, veux-tu m'écouter, je vais te parler comme un père ?—Vous en êtes un pour moi, effectivement.—Eh ! bien, j'ai une nouvelle à t'apprendre, oh ! mais, une grande, grande.—Une mauvaise ou une bonne ?—Enfant, crois-tu que je te la dirais, si elle était mauvaise. Tu ne devines pas ? Allons, je vais te faire une question. Réponds-y franchement, par exemple. Me le promets-tu ?—Oui.—Sais-tu ce que Fred vient faire ici ?—Mais c'est un ami de la maison.—Oui, depuis que tu es ici, Jane. Auparavant nous n'avions pas le plaisir de le voir. Et puis, il ne t'a rien dit, voyons ? Ah ! tu rougis. Cela me suffit. Eh ! bien, Jane, cette grande nouvelle, la voici : Fred veut se marier et m'a demandé ton cœur et ta main. Qu'en dis-tu ? Comment, tu pleures. Est-ce que cela te contrarie ? S'il en est ainsi, dis-le, pauvre petite. Je croyais te faire plaisir.—Ce n'est pas cela, oh ! ce n'est pas cela.—Qu'est-ce donc ? Tu ne serais pas heureuse avec Fred, penses-tu ?—Je ne suis pas fait pour tant de bonheur, ça me le dit.

—Toujours ce pressentiment.

—Je vous le disais. Cependant, Fred, continua ses visites. Jane l'aima avec tout son cœur, avec toute son âme. Elle l'aima trop, la pauvre enfant ! Une fois, Fred, avec qui j'étais intime, arriva chez moi, la mort dans le cœur. Il venait de laisser Jane tout en larmes. Le motif de cette immense douleur, Fred l'ignorait ; Jane le lui avait caché, et cependant Jane l'adorait, il n'en pouvait douter. Je consolai le pauvre jeune homme de mon mieux, et je lui conseillai de hâter son mariage. Ces nuages se dissipèrent, lui dis-je, et vous verrez qu'un beau soleil luira radieux sur votre hymen. Nous nous apercevions bien, V. S. et moi, que Jane avait, par moment, des gestes étranges ; qu'elle disait des paroles incohérentes. Nous ne savions, dans le temps, à quoi attribuer cela, mais le fait est que Jane commençait à sentir les premières attaques de la folie.

Toujours que Fred suivit mon conseil. Le jour du mariage fut fixé.

Jane répétait toujours : cela n'arrivera pas, je le sens là ; puis on voyait une larme peiler dans ses beaux yeux et glisser sur ses joues de rose.

L'avant-veille du mariage, Fred dut nécessairement faire un voyage à Q... V. S. et Jane le reconduisirent jusqu'à l'embarcation.

Le temps était à l'orage. De gros nuages noirs s'entassaient, se pressaient au ciel ; la brise soufflait impétueuse.—Fred, lui dit V. S., retarde ton voyage, tu feras peut-être mieux.—Temps d'automne, dit le nautonnier, ça ne sera rien.—En êtes-vous bien sûr, demanda Jane, avec un long soupir ?

Les deux fiancés se serrèrent la main. Ce fut une dernière étreinte.—Au revoir, dit Fred.—Adieu, ajouta Jane.

Vers le soir, on vit Jane entrer dans l'église, elle y fut longtemps. Quand elle sortit, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber, et le tonnerre faisait entendre dans le lointain la grande voix de Dieu.

Le lendemain, on lisait dans les journaux, que durant la tempête, une chaloupe avait viré sous bord. Fred était au fond de l'abîme. Jane cept, sans étonnement apparent, et avec un grand calme, ce douloureux événement, qui devait briser sa propre existence. Ceci devait arriver, par exemple, dit-elle, je sentais ça là...

—Pauvres enfants ! ils se sont revus au ciel.

—Quand vous viendrez à St... mon cher, nous irons jeter une fleur sur la tombe de Jane. N'y manquez pas, au moins ; je vous montrerai mon dernier baby ; mes amis disent que c'est un bijou.

—S'il ressemble à sa mère !...

—C'est-elle... Adieu.

.....

En remontant chez moi, je me pris à faire des réflexions philosophiques sur l'instabilité des choses humaines ; mais comme ces réflexions sont aussi vieilles que le monde, j'en fais grâce au lecteur.

Puis je me disais : Ce que c'est pourtant, si je ne m'étais arrêté pour voir passer les chars, je n'aurais pas su tout cela.

ANALYSE DU COURS DE CHIMIE AGRICOLE.

DES AMENDEMENTS.

On amende un sol en mêlant à ce sol un autre sol d'une autre qualité, ayant des propriétés différentes, susceptibles de rendre le premier sol meilleur. Il est évident qu'on peut avoir autant de sortes d'amendements qu'on a de divisions des sols.

Amendements siliceux.—Cet amendement consiste à mêler du sable à de l'argile ou à un sol argileux pour rendre celui-ci moins compact, plus poreux, augmenter sa capillarité, enfin, lui communiquer plus ou moins les propriétés des sols sableux. Cet amendement n'est pas très-avantageux : le sable, étant plus pesant que l'argile, gagne le fonds quand on laboure ce sol ainsi amendé, et forme la une espèce de sous-sol, et les espérances du cultivateur se trouvent frustrées.

Amendements argileux.—Ces amendements consistent à transporter de l'argile sur un sol trop sableux et de les mêler ensemble. Cet amendement est plus avantageux que le siliceux : l'argile se mêle mieux au sable que le sable à l'argile. On doit laisser cet argile sur le sol pendant quelques mois, afin qu'elle puisse se désagréger et se mêler plus facilement ensuite au sable.

Amendements calcaires.—Ces amendements se font avec des marnes siliceuses ou argileuses ; il y a prédominance du sable dans la première et prédominance d'argile dans la seconde. L'on n'a jamais entendu parler qu'il y eut des bancs de marnes dans ce pays, de sorte qu'il faut ici pratiquer cet amendement au moyen d'une autre substance : et cette substance est la chaux.

Chaulage.—La chaux constitue un excellent amendement ; mais, comme tout amendement, elle engraisse en même temps, nous la considérerons à ces deux points de vue.

Il faut d'abord éteindre la chaux. Nous avons déjà vu que l'on peut l'éteindre en jetant de l'eau dessus. L'on peut encore mettre la chaux vive en amas plus ou moins considérables, et la recouvrir de mauvaises herbes, gazon, etc., et la laisser s'éteindre toute seule, ce qui prendra une quinzaine de jours. On peut encore la mêler à ces mauvaises herbes, etc., et la recouvrir de gazon et la laisser s'éteindre. Le gazon dont on la recouvre a pour effet de la préserver de l'eau, des pluies et des orages : si on la laissait exposée à l'air, il arriverait qu'à la première pluie, la chaux serait noyée et ne s'éteindrait pas. La chaux, une fois éteinte, réduite en poudre fine (sinon elle n'agit pas bien,) on l'étend sur le sol. Comme amendement, la chaux diminue la compacité des sols : il est évident, en effet, que l'espace occupé par la chaux ne l'est pas par l'argile. Elle favorise donc, par là, la respiration de la plante, son absorption : enfin, elle agit sur les sols argileux à la manière du sable.

Comme engrais, la chaux fournit d'abord aux plantes un des éléments dont elles ont besoin, la chaux. Puis, elle agit sur le sol lui-même, en décomposant, avec le temps, les petites roches, et libérant la potasse, la soude, l'acide phosphorique contenus dans ces roches ; ces substances servent encore à nourrir la plante : elle détruit encore les plantes nuisibles, les larves des insectes, les vers ; elle favorise la décomposition des matières organiques, humus, etc., qui cèdent alors aux plantes les produits de leur décomposition. Mais, il ne faut pas oublier de fumer en même temps que l'on pratique le chaulage : autrement, on épuiserait la terre. Cependant, le chaulage et le fumage ne doivent pas se faire simultanément, car la chaux enlèverait au fumier beaucoup de son efficacité : la chaux déplace l'ammoniaque de toutes ses combinaisons : or, les plantes prennent une partie de leur azote dans l'ammoniaque, et c'est le fumier qui fournit l'ammoniaque au sol. On voit donc pourquoi on ne doit pas chauler et fumer simultanément.

On a reproché à la chaux de ruiner les terres : c'est un reproche grave mais qui ne peut soutenir l'examen. En effet, que veut le cultivateur ?—Il veut que sa terre lui donne le plus possible dans un temps donné. Or, il est évident que plus le rendement d'une terre sera considérable, plus cette terre s'épuisera vite, puisque les plantes ne peuvent prendre que dans le sol les éléments dont elles sont constituées : le cultivateur veut donc ruiner sa terre le plus vite possible. Aussi, disons-nous que la chaux est un excellent engrais, précisément parce qu'elle ruine la terre. Mais aussi, c'est pour cette raison qu'il faut toujours fumer en chaulant, afin de rendre à la terre ce qu'on l'a forcée de donner aux plantes.

Teneau ou Aumus.—On appelle ainsi cette substance noirâtre en laquelle se résolvent les plantes abandonnées au contact de l'air. Le teneau peut constituer un excellent amendement et un engrais en même temps. Mais, il a cet avantage sur les substances dont nous avons déjà parlé, c'est qu'il amende tout aussi bien des sols de nature toute différente : le teneau amende les sols argileux en diminuant leur compacité, et les sols sableux en augmentant leur compacité. Mais, il vaut mieux, dans les terres sableuses surtout, enfouir le teneau à quelques pouces sous terre, au lieu de le laisser à la surface : le teneau, en effet, est un excellent réservoir d'humidité, puisqu'il conserve encore une assez grande quantité d'eau, même après avoir desséché pendant longtemps : on conçoit donc que, dans les temps de sécheresse, une terre ainsi amendée ne souffrira pas, bien que le sable, pour son compte, ne retienne pas l'humidité.

Pour amender avec du teneau (nous parlons ici du teneau de bourbières), il faut d'abord lui enlever son acidité : ce que l'on fait au moyen de la chaux. On le transporte sur les lieux où on le dispose en amas plus ou moins considérables, en-dessous desquels on met de la chaux. Après quelques semaines, la chaux s'est éteinte : on mélange alors le tout et le teneau perd bientôt ses propriétés acides. On ne doit pas être surpris alors de voir l'amas primitif diminuer de volume : ceci est dû à la réduction dans leurs sels d'une certaine quantité de matières organiques contenues dans le teneau qui, pour avoir diminué de volume, est devenu meilleur.—On transporte ensuite ce teneau sur les terres en jachère et on le met en tas plus ou moins considérables, en le mêlant avec un peu de chaux : car, il est bon de pratiquer ensemble le chaulage et le teneautage. Après trois ou quatre semaines, on plus, on peut éteindre ce teneau sur le sol, et l'on a un des meilleurs amendements possibles. En même temps, le sol se trouve engraisé ; car, une partie des constituants organiques du terreau se résolvent en des composés plus simples qui servent à nourrir la plante.

Université Laval, 16 décembre 1871.